

250137  
11  
UN MAGISTRAT BORDELAIS

LE

# PRÉSIDENT ÉMÉRIGON

Par Paul COURTEAULT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE BORDEAUX

Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*

6<sup>e</sup> année, n° 2, 1<sup>er</sup> février 1903.



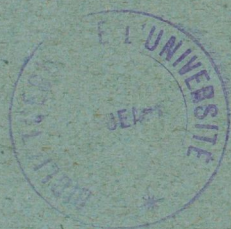
BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, rue Guiraude, 9-11

—  
1903







250137

~~518.13~~

# UN MAGISTRAT BORDELAIS

LE

## PRÉSIDENT ÉMÉRIGON

Par Paul COURTEAULT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE BORDEAUX

Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*

6<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, 1<sup>er</sup> février 1903.



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, rue Guiraude, 9-11

—  
1903

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

CHICAGO, ILL.

1900

1900

1900



UN MAGISTRAT BORDELAIS

## LE PRÉSIDENT ÉMÉRIGON

---

Les documents privés, correspondances personnelles, billets tracés à la hâte, carnets intimes, rapports secrets, notes de police, sont aujourd'hui fort à la mode. Les chercheurs ne se lassent pas d'y fureter, et le public se montre très friand des publications qu'ils en tirent. Ce besoin de connaître les « coulisses » et les « dessous » de la grande histoire ne doit pas être seulement regardé comme un symptôme de curiosité malade, propre à une époque de reportage effréné; il faut y voir aussi un désir très sérieux et très légitime de mieux saisir la complexité des faits passés, insuffisamment aperçue dans la rigidité un peu simple et froide des documents officiels. A ces clartés nouvelles, des causes à peine soupçonnées d'événements notables sont apparues, des physionomies d'hommes consacrées par la tradition se sont modifiées, des figures de second plan sont sorties de l'ombre; et l'histoire, la grande histoire, gagne toujours, peu ou prou, à ces exhumations.

Le livre de M. Émile de Perceval sur *le Président Émérigon et ses amis*<sup>1</sup>, composé d'après les papiers intimes d'Émérigon, que M<sup>lle</sup> Nathalie Dupont, belle-sœur du président, a bien voulu confier à l'auteur, appartient à cet ordre de publications qui sont assurées d'avance de trouver des lecteurs. Écrit avec amour, d'une plume aimable et coquette, il fait revivre la physionomie originale d'un vieux Bordelais, qui, pendant plus d'un demi-siècle, jouit dans notre ville d'une haute notoriété, fut mêlé, sous la Restauration, aux grands événements de la vie locale, entretenit un commerce d'intimité avec les hommes les plus distingués de cette époque et, dans sa vieillesse, donna

<sup>1</sup>. In-8° de 371 pages. Paris, L. Mulo; Bordeaux, Feret et fils, 1903.



l'impulsion à un mouvement artistique qui devait lui survivre et qui lui mérite la reconnaissance de nos dilettantes. Dans ce livre plein de recherches, auquel on ne peut reprocher qu'une nonchalance, d'ailleurs élégante, dans la composition, qui le fait ressembler souvent à la causerie un peu discursive d'un homme du monde très informé, mais soucieux d'éviter tout reproche de pédantisme, on trouve à glaner, soit dans le texte, soit dans les notes, des détails curieux, de jolis mots, des anecdotes piquantes, bien des éléments d'un tableau, esquissé çà et là, que l'on souhaiterait plus complet, du Bordeaux du Premier Empire et de la Restauration. Tel quel, l'ouvrage de M. de Perceval est intéressant, spirituel, nouveau; l'indulgence chez le biographe ne dépasse presque pas les bornes permises; les hommes et les choses sont jugés avec une philosophie douce et une sympathie bienveillante. C'est l'œuvre d'un érudit qui n'a rien négligé pour éclairer jusque dans leurs moindres détails les textes qu'il publiait, et d'un lettré qui a respiré avec délices le parfum des vieux papiers jaunis qu'il était admis à feuilleter le premier.

## I

La vie du président Émérigon, qui a servi de cadre à M. de Perceval, fut fort longue. Né le 25 mai 1762, il est mort le 28 février 1847 : il a vécu quatre-vingt-cinq ans. C'était un Martiniquais et un créole : de cette origine il conserva toujours une certaine nonchalance épicurienne et un léger zézaïement; il lui dut aussi, sans doute, son goût très vif et très sensuel des choses de l'art. Venu de bonne heure en France, il fait son droit à Aix-en-Provence, où l'un de ses oncles était conseiller au Parlement, puis vient s'installer comme avocat à Bordeaux. Il y conquiert vite la notoriété; dès 1790, il fait partie d'une délégation envoyée par la ville à la Constituante pour protester contre les projets d'affranchissement des noirs. L'esprit « réaliste » d'Émérigon se fait jour dans cette circonstance;



il cultivait, d'ailleurs, là-bas du café, qu'il vantait à Martignac père comme « le Margaux de la Martinique », et qu'il lui vendait aussi.

Pendant la Révolution et le Directoire, il mène à Bordeaux la vie d'avocat d'affaires, en un logis modeste, situé rue du Cahernan. Il est le camarade et l'ami de Ferrère, de Lainé, de Peyronnet, de Martignac père, de Guillaume Brochon, de Denucé, de Ravez. Très circonspect de son naturel, il évite de se mêler de politique; tandis que Ravez lutte contre les Jacobins à la tête de la « Jeunesse bordelaise », que Martignac devient secrétaire de Sieyès, Émérigon préfère « flirter » avec M<sup>me</sup> Barennes aux soirées de Pascal Buhan, ou chanter le couplet, le verre en main, aux dîners du Vaudeville. N'était-ce pas plus prudent que de se hisser au faite des honneurs, comme cet imprudent Jaubert?

Sous l'Empire, Émérigon joua un rôle actif et très honorable dans l'épuration du barreau bordelais, dont il fut syndic de 1806 à 1811. Avec Brochon, Buhan, Peyronnet, il contribua à en éliminer les agents d'affaires ignorants ou véreux, qui s'y étaient glissés pendant le Directoire. Aussi, le 23 août 1811, est-il nommé membre du conseil de discipline de l'Ordre réorganisé. En 1813, il est élu conseiller municipal. Le zèle impérialiste, déjà tiède à Bordeaux lorsqu'en 1808 passa Napoléon, se refroidissait de plus en plus. Émérigon, quoique moins net que Lainé, que Ravez, partageait, au fond, l'antipathie de ces avocats, les futurs chefs du parti libéral girondin, pour un régime qui épuisait le pays par des guerres continuelles et les exigences sans cesse renouvelées de la conscription, et qui ruinait le port et le commerce bordelais<sup>1</sup>.

Aussi salua-t-il avec joie la chute de l'Empire. Le 12 mars, il eut une attitude que son biographe qualifie indulgemment de « réservée ». En tout cas, ce ne fut pas celle d'un héros. Invité par Ferrère, au retour de la fameuse expédition des conseillers municipaux, à demander des explications au comte

1. Cf. Robert Dupuch, *Le Parti libéral à Bordeaux et dans la Gironde sous la deuxième Restauration* (Revue Philomathique, janvier-février-avril 1902).



Lynch, il fut trop heureux qu'un remous de la foule dans les salons de l'hôtel de ville l'empêchât d'aborder le maire. Le 17, il avoua à ses collègues qu'il avait été présenté la veille au duc d'Angoulême et qu'il irait le lendemain lui offrir ses hommages. Il faut décidément plaider ici les circonstances atténuantes et dire, avec M. de Perceval, que la psychologie d'Émérigon fut en cette affaire celle d'une multitude d'honnêtes gens.

Comme la plupart des Bordelais, il crut, en effet, à la solidité de la première Restauration. Cette foi peut seule expliquer l'ardeur avec laquelle ce sceptique s'engagea. Du jour au lendemain, le voilà devenu l'un des plus fermes soutiens du gouvernement nouveau : il fait partie, avec Ravez, du conseil du duc d'Angoulême, il dirige et censure le *Mémorial bordelais* d'Edmond Géraud, il y entretient, d'ailleurs sans peine, l'enthousiasme de la population bordelaise pour le Roi. Il fait partie d'une députation du Conseil municipal envoyée à Paris pour saluer Louis XVIII au nom de la ville de Bordeaux. Son zèle royaliste semblait ne plus connaître de bornes. Ce n'était pourtant pas un fanatisme aveugle : dans le conseil du duc d'Angoulême, il osa parler en faveur de César Faucher, l'un des jumeaux de La Réole, qui, venu à Bordeaux le 28 mars, y avait été dénoncé, insulté dans un restaurant par des jeunes gens à cocardes blanches, et que le comte Lynch et le préfet Lainé durent consigner dans sa chambre de l'hôtel des Ambassadeurs, plus sans doute pour le protéger que pour lui nuire. L'attitude d'Émérigon en cette circonstance, d'accord, du reste, avec celle de Lainé, qui s'efforça de modérer les passions ultra-royalistes et de ménager doucement la transition de l'ancien au nouveau régime, fut toute à son honneur. Elle atténua un peu, sans la faire oublier, la mollesse avec laquelle le même Émérigon, un an plus tard, nommé avocat d'office des frères Faucher, les défendit devant le conseil de revision.

Mais voici les Cent-Jours : l'« ogre de Corse » est rentré de l'île d'Elbe. Émérigon, qui se mord sans doute les doigts de s'être lancé si à fond dans le mouvement du 12 mars, envoie au maire sa démission de conseiller municipal : il prétexte ses



douleurs de sciatique et ses fièvres « nerveuses ». Inutile d'ajouter que, trois mois après, il recouvrait la santé. Lainé, plus compromis, mais plus héroïque aussi, s'était exilé de France et était parti pour Amsterdam. Louis XVIII rentré à Paris, Émérigon va le féliciter avec une députation de ses collègues; quelques jours plus tard, il fête chez Bardineau l'élection de ses amis Lainé et Ravez à la Chambre des députés. L'année suivante, son dévouement à la cause royaliste était récompensé : il était nommé premier avocat général à Bordeaux. Il le resta jusqu'en 1819, où il réalisa enfin son rêve : il fut nommé, son ami Lainé étant ministre, son ami Ravez président de la Chambre, président du tribunal de première instance avec la robe rouge.

## II

A cette première période — la période active — de la vie d'Émérigon se rattachent, pour la plupart, les lettres et les billets écrits par ses amis et que M. de Perceval a publiés avec de copieux commentaires. Il y a là des lignes griffonnées à la hâte par des confrères, par Ferrère, par Martignac père et fils, par Pascal Buhan, par Lainé, par Barennes, par Peyronnet, pour demander un rendez-vous, mettre au courant d'une affaire, en annoncer le dénouement. Billets insignifiants en dehors de la signature ; mais, à leur occasion, M. de Perceval a pris la peine de feuilleter les plaidoyers du temps et il nous a donné une idée de la façon dont les avocats parlaient à Bordeaux sous le Directoire et le Premier Empire. Leur style est pour nous bien divertissant : il est vraiment contemporain des « pompiers » de David et des romans de M<sup>me</sup> Cottin. Écoutez Peyronnet : « Oh ! mon Dieu, je ne murmure point contre toi !... Mais, ô mon Dieu, tu ne permettras pas que le persécuteur obtienne le nouveau triomphe auquel il aspire ! » Et Martignac : « Dors en paix, malheureuse Esther... Rassure aussi ton âme maternelle... Les magistrats protecteurs auront placé ton fils déjà depuis longtemps à l'abri du besoin. » Voici



le grand Ravez : « La citoyenne C..., qui se plaît à embarrasser et à obscurcir cette cause, a été cependant forcée de convenir que tous les raisonnements du citoyen Caz..., déduits intimement l'un de l'autre, forment une chaîne de fer. Elle a seulement prétendu que cette chaîne tenait à de l'argile par une de ses extrémités. Eh bien, magistrats, je vais la sceller dans le marbre; et les efforts de la citoyenne C... ne parviendront pas à l'en détacher! » Et enfin Émérigon lui-même : « Le droit des citoyens B..., certain comme la vérité, immuable comme la justice..., a vaincu tous les obstacles, il a rempli cette enceinte tout entière. Tel un fleuve puissant dont de faibles digues ont pu ralentir un moment le cours, mais qui, trouvant de nouvelles forces dans la résistance même qu'on lui oppose, a bientôt détruit les obstacles, franchi les barrières et couvert de ses flots écumants le lit qu'il creusa dans la plaine, lorsque l'Éternel lui ordonna d'y couler!... » Les citoyens B... étaient accusés d'avoir payé une somme en assignats!

Les papiers d'Émérigon contiennent encore des lettres de Lainé écrites de Paris en juillet - août 1814, tandis qu'il présidait la Chambre des députés; elles mettent vivement en lumière les difficultés auxquelles dut faire face le gouvernement de Louis XVIII. Les lettres de Martignac ont un caractère plus intime, ainsi que celles du préfet Tournon, celui dont les mauvaises langues disaient : « Tournon pour le roi, Tournon pour tout le monde. » Envoyé de la Gironde dans le Rhône, il ne se consola jamais d'avoir quitté Bordeaux et il écrivait à Émérigon, pour se distraire des brouillards de Lyon, de longues lettres, émaillées de citations d'Horace, dans lesquelles il lui rappelait le cercle du samedi, où le galant président savait être si aimable avec les invitées de M<sup>me</sup> la Préfète.

Mais les lettres les plus intéressantes, à coup sûr, sont celles de Ravez, l'ancien compagnon de luttes, qui n'oublia jamais Émérigon. Il en est une bien belle, écrite le 28 octobre 1806, à l'occasion de la mort d'une fillette de sept ans. Il en est de curieuses, celles où Ravez, encore simple avocat, appelé à Paris pour des affaires à plaider, esquisse d'un crayon léger un



tableau de la capitale sous le Consulat, et répète sur tous les tons qu'il s'ennuie et qu'il a hâte de rentrer à Bordeaux<sup>1</sup>. Il en est, enfin, d'importantes pour l'histoire : ce sont celles où Ravez, d'abord simple député, puis conseiller d'État, secrétaire général du ministère de la justice, ensuite président de la Chambre, communique à son vieil ami ses impressions, au jour le jour, sur les événements politiques et les débats parlementaires. Un sentiment s'y fait jour, qui éclaire d'une façon nouvelle cette austère et impassible figure de grand bourgeois admirateur de la Charte et tout féru, en apparence, du régime représentatif dont la France faisait alors pour la première fois l'essai : c'est le dégoût de la politique. Dès le début de 1818, Ravez écrit à Émérigon : « La goutte m'a oublié, et moi je veux en t'écrivant oublier la politique. Elle ne m'amuse pas plus que vous n'en êtes réjoui. Il y a des choses qu'il est encore plus affligeant de voir de près que de loin... » Au lendemain de l'assassinat du duc de Berry et des violentes polémiques qu'il suscita, il écrit encore : « Je verrai finir sans peine ma carrière de député... » (25 février 1820.) Même note en 1825, sous le ministère Villèle : « Il me tarde de redevenir ton voisin et de rentrer dans notre carrière commune où le bien qu'on fait dédommage de la peine qu'on prend. » Et enfin, en 1827 : « Que les hommes sont fous et bien plus encore ceux qui se mêlent des affaires publiques ! » On perçoit nettement dans ces plaintes répétées les déceptions que la politique n'a pas ménagées à ce libéral qui avait rêvé une France forte par le simple accord des « trois pouvoirs ». Les lettres à Émérigon ajoutent un trait à la physionomie de Ravez et permettent de suivre ce progrès des idées libérales avancées qui aboutit, en novembre 1829, à l'élection de J.-J. Bosc, prélude du triomphe des libéraux amis de Fonfrède, en juin 1830.

Plusieurs de ces lettres renferment des détails intimes qui prouvent la confiance de Ravez en son vieil ami le président.

1. C'est, d'ailleurs, le refrain de tous les Bordelais d'alors. Émérigon, quand il va à Paris, s'y ennue. Lainé lui écrit : « Mon cher Émérigon, vous êtes bien heureux d'aller faire des vendanges, et par conséquent de manger des raisins. Il est difficile d'en trouver ici de bons, et les fiacres et les raisins sont un fort sujet de dépenses... Il me tarde bien de m'en retourner à Bordeaux. »



Il le remercie en termes touchants de la sollicitude qu'il témoigne à sa femme, à ses enfants, restés à Bordeaux, en particulier à Auguste, l'aîné, dont Émérigon dirige les premiers pas dans la carrière du barreau. Un dernier trait donne à cette correspondance sa marque propre et comme une saveur de terroir. Ravez n'oubliez jamais, au milieu des préoccupations de la politique, ce qui, pour un bon Bordelais, est la grande affaire. Il ne se contente pas de faire déguster à sa table le Sauternes d'Émérigon, lequel est trouvé bien supérieur à celui de M. de Lur-Saluces : il s'enquiert avec sollicitude, entre deux commentaires sur les travaux de la Chambre, de l'état des vignobles de son ami, de ses craintes, de ses espérances. « Il paraît, écrit-il le 5 juillet 1819, que le temps ne vous favorise pas beaucoup et que la vigne éprouve une forte coulure; mais, en revanche, la comète qui est depuis quelques jours sur notre horizon et que j'ai fort bien vue hier, nous donnera peut-être du vin de 1811. Ainsi soit-il. » Ailleurs : « Je te félicite d'avoir fait du vin. Tant d'autres n'ont pas eu ce bonheur et sont peut-être encore plus maltraités que toi pour la quantité! Tu as l'espoir de bien vendre et d'être ainsi dédommagé de la pénurie de la récolte. » Et encore : « Tu as fait sans doute une magnifique récolte que tu vendras bien. Tant mieux. Il est temps que tu retrouves le fruit de tes dépenses et de tes soins. » Enfin, voici une commande en règle : « Mon cher ami, j'ai oublié de te prier d'envoyer à mon adresse à Paris la caisse de vin dont je t'ai parlé. Elle est pour mon collègue le général Lagrange, et comme il s'en entendra avec moi je me charge de t'en rembourser le prix. Tu me transmettras par conséquent la facture. »

Émérigon a encore compté parmi ses correspondants M<sup>gr</sup> de Cheverus et le cardinal Donnet, le comte de Marcellus, d'Haussez, le préfet du ministère Villèle; Théodore Ducos, Wustemberg, les de Sèze, le grand Romain, le président de chambre Casimir, le recteur Victor, le conseiller Paul Romain. On ne peut ici que citer les noms. Mais il n'est pas possible de ne pas reproduire en entier un billet exquis de Peyronnet, vraiment écrit dans le pur français de Voltaire. C'est une lettre



de recommandation ; elle est digne de trouver place dans les anthologies :

Mon cher successeur en plaidoirie et en jugerie, laissez-moi, ne vous déplaîse, risquer auprès de vous, pour mes étrennes, une toute petite recommandation. Quand je rencontre un de mes vieux camarades, je lui tends volontiers la main et je la lui serre plus fort s'il est de ceux qui sont touchés comme moi dans la disgrâce de la fortune. Or on me dit que M. D... a un gros procès devant vous. Tant mieux qu'il soit devant vous, puisqu'il l'a, car je suis bien sûr que vous l'écouteriez avec bienveillance et que vous le jugerez avec une parfaite équité. Ma prière n'y fera rien, je le sais de reste, mais elle n'y gâtera rien non plus, j'ose l'espérer.

Adieu, mon cher héritier, que les bénédictions du Ciel soient sur vous.

PEYRONNET.

10 janvier 1838.

Décidément Peyronnet avait fait des progrès dans l'art de s'exprimer depuis le temps où il plaidait devant les tribunaux du Directoire.

### III

La première partie de la vie d'Émérigon avait été relativement agitée. La seconde fut très calme. En s'asseyant dans ce fauteuil de président, qu'il occupa vingt-huit ans, jusqu'à sa mort, il avait trouvé le port qui le mettait à l'abri des orages de la vie. Il s'y « incrusta », — le mot est de son biographe, — il s'y calfeutra moelleusement et délicieusement, en vrai sage et en véritable épicurien qu'il était, à la façon des chats dont il avait, d'ailleurs, l'incomparable souplesse, la grâce inquiétante et aussi, je pense, un peu la nonchalante paresse<sup>1</sup>. Désormais il ne songera plus qu'à se faire oublier. Quelque temps encore, on le verra prendre part aux manifestations royalistes : il présidera le cercle du 12 mars, il sera délégué à Paris pour la naissance du duc de Bordeaux, et il en rapportera la rosette de la Légion d'honneur ; en 1828, il sera l'un des organisateurs des fêtes en l'honneur de la duchesse de

1. Ses confrères du barreau l'avaient surnommé « le chat ».



Berry. Simples concessions à l'opinion publique, qui saluait en lui l'un des fondateurs du nouveau régime. Mais, en fait, il se bornait à contempler du rivage les efforts de ses amis Lainé, Ravez, Peyronnet, embarqués dans la galère de la politique, et sa sollicitude pour eux se mêlait d'un peu de pitié lorsqu'il les voyait se briser contre les récifs et revenir meurtris au pays natal.

Pour lui, il se consacre tout entier à ses fonctions de magistrat. M. de Perceval a tracé de lui, à ce moment, un si joli portrait que je ne puis résister au plaisir de le citer : « Respecté, aimé, redouté ; plein de verve, d'esprit, d'atticisme ; si à l'aise en cette robe rouge qu'il a le droit de porter et qu'il porte avec la maîtrise d'un petit homme, point beau, point imposant de port, d'allure, mais dominant quand même par son regard vif et perçant, par son esprit pétillant, par sa connaissance des hommes, par son étonnante puissance de travail et d'assimilation, par sa pénétration extrême ; très puissant, très redoutable sur ce siège, — modeste siège, mais son fief. — devant qui choses et hommes, ministres, gouvernements, passent emportés par le tourbillon, remplacés tour à tour au cours du temps, alors que toujours au fond de ce prétoire, où des générations de plaideurs, de juges, d'avocats se succèdent, lui seul, Émérigon, reste, étrange en son éternelle verdeur, un peu cassé, mais toujours là, vivace, perpétuel survivant, ancêtre dépositaire d'un tas de secrets à lui confiés, confident de mystères qu'il fut seul à pénétrer, et, dans ce demi-jour du temple, semblant sous les plis de sa toge rutilante quelque petit dieu judiciaire évoqué des brumes du passé. » Il excellait à juger ; ses arrêts étaient remarquables par leur netteté et leur concision. Il s'attachait à fournir le moins d'éléments possible à cassation, « d'autant plus, » disait-il, « que ces bons juges d'appel n'ont déjà que trop de tendances à guetter toutes les occasions de justifier leurs fonctions un peu ternes, et puis aussi ne sont pas fâchés de faire de temps à autre quelques petites diversions à leur sommeil. » On voit qu'il savait aussi manier l'épigramme.

Après l'audience, il s'en allait par les rues de son vieux Bor-



deux, « à petits pas, la mine fûtée, un regard discret à quelque frais visage, un sourire aux fleurs du chemin, sur les lèvres quelque rondeau qu'il a composé le matin, » et qu'il détaillera ce soir, à la Préfecture, au milieu d'un cercle de dames amusées et ravies. Les distractions mondaines tinrent, comme on peut le penser, une large place dans l'existence de cet heureux homme qui de toutes choses excellait à cueillir la fleur. Cet épicurisme n'avait d'ailleurs rien de grossier; il était ennobli par un goût très vif et très sincère des choses de l'art, par la passion de la musique. Dans un des chapitres les mieux venus de son livre, M. de Perceval a tracé le tableau de cette souriante vieillesse d'Émérigon. Il en a évoqué le cadre, ce confortable hôtel de la rue Judaïque (rue de Cheverus), avec ses deux grands salons reliés par une galerie de tableaux; et, aux places d'honneur, ici un Pleyel, là un Erard, plus loin un Herz. Exécutant et compositeur plus que médiocre, le président se plaisait à réunir autour de lui de vrais artistes comme Funck et Casella, mais surtout des amateurs aussi novices que lui, qui écorchaient avec plus de bonne volonté que de talent les « œuvres » du maître de la maison. Tout changea lorsque Émérigon fut marié : car il se maria, en 1832, à soixante-dix ans ! Il épousa une jeune personne sans fortune, d'une très honorable famille, fille d'un conseiller à la Cour, M<sup>lle</sup> Georgina Dupont, pianiste distinguée, dont le talent, deviné par lui, fut publiquement consacré par l'illustre violoniste Rode. Ce mariage n'alla pas sans railleries et sans « charivari » : les mœurs à Bordeaux étaient encore, à cette époque, d'une simplicité un peu rude. Émérigon en prit spirituellement son parti : enfermé chez lui pour échapper à ces manifestations d'un goût douteux, il s'y absorbait avec son ami Charles Saint-Marc, dans d'interminables parties de tric-trac, et feignait de croire que les clameurs qui montaient sous les fenêtres de l'hôtel ne visaient que les opinions légitimistes de son partenaire.

Sous l'influence de la jeune femme, le salon d'Émérigon devint le rendez-vous de tous les dilettantes bordelais. On s'y réunissait deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi.



Aux séances de musique sérieuse, les hommes seuls étaient admis; les dames, tout d'abord accueillies comme exécutantes, ayant bientôt fomenté des cabales, M<sup>me</sup> Émérigon, musicienne avant tout, leur ferma rigoureusement ces réunions, et ne les admit qu'à ses soirées littéraires. Celles-ci avaient lieu le dimanche : on y voyait M<sup>lles</sup> Brun, M<sup>lles</sup> Delpech, M<sup>lles</sup> Doazan, petites-filles de Victor de Sèze, — Indiana et Léonie, deux prénoms significatifs, — M. de Carbonnier-Marzac, les Gergerès, Saint-Marc, les deux Dupont, Calixte et Charles, celui-ci vrai boute-en-train de ces réunions. On y débitait des petits vers, des quatrains parfois assez osés, une pièce contre les dames et les demoiselles qui allaient écouter les sermons de carême de Lacordaire à Saint-André; on y roucoulait les romances et les barcarolles à la mode. Réunions familiales, dénuées de tout pédantisme gourmé, peu ouvertes aux nouveautés littéraires : le président était resté un classique renforcé, émaillant ses propos de citations latines.

A de certains jours, l'hôtel de la rue Judaïque s'ouvrait pour les soirées de gala. On y écoutait de grands artistes, de passage à Bordeaux : Kalkbrenner, l'impeccable pianiste; Artot, Ernst, Alard, violonistes brillants; Cornélie Falcon, Adolphe Nourrit, M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti, Thalberg, Rode, Funck, Herz, Pleyel. Émérigon se faisait le Mécène de ces grands artistes; il était en relations de correspondance avec les grands facteurs parisiens, avec des compositeurs comme Pacini, et des éditeurs de musique comme Duverger. Aussi n'est-on pas surpris de le voir, en 1837, désigné pour présider le Cercle Philharmonique naissant. Avec M. Lancelin, il l'organisa, et, le 26 janvier 1838, le premier concert était donné devant un brillant auditoire; est-il besoin d'ajouter que le nom de M<sup>me</sup> Émérigon figurait au programme? C'est au lendemain d'un concert du cercle, donné à la salle Franklin, que le vieux président fut trouvé mort dans son lit. « Il s'était éteint sans souffrances, et son dernier souffle de vie, il l'avait consacré à l'art. »

Cette longue existence fut, à tout prendre, celle d'un sage. Épicurien et artiste, Émérigon sut ordonner sa vie d'une



façon admirable; il sut attendre les honneurs, il sut les cueillir quand ils se présentèrent; il sut se contenter d'une confortable médiocrité; il sut enfin savourer les nobles jouissances de l'art. Durant sa longue vieillesse, il partagea son temps entre des fonctions qui ne l'absorbèrent jamais, des réunions mondaines et ce cher domaine de Lasalle, d'où, chaque année, à la rentrée des tribunaux, il ne s'arrachait qu'avec peine : qui ne souhaiterait une aussi aimable existence? Il ne fut pas un héros; il sut plier devant les hommes et les événements; il se confina vite dans un scepticisme comode, loin des orages de la vie active. Il lui manqua de se laisser guider par une idée élevée, par un sentiment généreux; il n'était pas de taille à se hausser jusque-là. Aussi nous paraît-il un peu petit et mesquin à côté de ses grands amis, des Lainé et des Ravez. Ceux-ci ont eu des idées; ils ont lutté, ils ont souffert pour elles. Émérigon, lui, représente un type d'humanité moyenne : voilà pourquoi il amuse notre curiosité sans pouvoir forcer notre sympathie; voilà pourquoi aussi tel qui se refuserait à l'admirer, se sentira pris à son charme et secrètement l'enviera.

